

★ Flash ★

au service du monde scolaire

REDACTION, ADMINISTRATION : 4, Place Lemoine — CONSTANTINE

PRIMUM VIVERE...

Il en est de votre journal comme des hommes politiques : remplis de bonnes intentions, ils sont trahis par leurs moyens. « Flash » se trouve devant une redoutable alternative : s'amender ou disparaître (pour reprendre les termes d'une situation analogue en Angleterre au siècle dernier : to mend or to end).

.... s'amender, se plier aux nécessités d'une gestion rigoureuse, tenir compte d'un bilan qui ignore le sentiment, avoir le regard fixé sur la balance débit-crédit.

.... ou disparaître, déclarer forfait, s'évanouir dans le passé d'un souvenir vite oublié, donner raison aux prudents qui déclaraient : « Cela ne pourra pas tenir » ; surtout décevoir une attente et une espérance déjà tellement partagées !

Parce qu'il n'a pas pleinement tenu compte de cette rigueur « Flash » risque de s'enfoncer sans pouvoir en sortir, ne plus pouvoir payer son impression, et, à la lettre, disparaître.

Pour parer à ce danger, et éviter cet enterrement sans fleurs ni couronnes, nous avons pris les dispositions suivantes :

1° « Flash » se désolidarise de Quatre Jeudis et de Cadets. Il sera vendu 30 francs. L'abonnement de soutien est maintenu à 500 francs (8 numéros).

2° Quatre Jeudis sera distribué à ceux qui le désirent au prix de 35 francs. (Cadets 30 francs).

3° Un effort va être fait pour élargir la diffusion et porter le tirage à 700 numéros. Chaque lecteur est invité à faire connaître son journal autour de lui. Les personnes non scolaires pourront trouver « Flash » au kiosque de la place de la Pyramide. Cette diffusion élargie nous permettra de diminuer le prix de revient du numéro et d'insérer davantage de clichés.

4° L'offre d'un abonnement gratuit à toute personne qui nous trouvera 5 abonnements de soutien, dure toujours. C'est la notre grande ressource. Nous faisons appel à l'attachement de nos lecteurs pour qu'ils fassent un effort dans ce sens.

5° A moins d'indication contraire de leur part, toutes les personnes abonnées à ce jour recevront « Quatre

Jeudis » ou « Cadets », avec « Flash », selon les engagements que nous avons pris.

Amis lecteurs, libérez-nous de l'âpre souci matériel, pour nous permettre de vous présenter le journal vif, alerte, abondant et brillant que vous attendez tous. Ce n'est que tous ensemble que nous arriverons à faire durer « Flash », et à le faire grandir.

L'équipe de Rédaction

On a volé le Pont Suspendu



(Lire notre grand roman en page 5)

Sommaire

Quel est cet homme ?... Michel Ragon page 9

Entrons dans la danse page 7

ON A VOLE LE PONT SUSPENDU page 5

... et nos rubriques habituelles

NO 7031100
Y 49900 21007

Comment « sportez-vous » ?...

Les pieds dans le plat

Personne n'ignore que l'éducation physique joue un rôle important dans la formation de l'organisme de l'adolescent et même de l'homme. C'est elle qui fait acquérir souplesse, rapidité, souffle aux athlètes. Or, en France, la gymnastique occupe la place du parent pauvre. Il est bien évident que, pour pouvoir porter ses fruits, elle doit être quotidienne, afin de ne pas laisser au corps le temps de retomber dans ses mauvaises habitudes. Dans les lycées, on y consacre généralement deux heures par semaine, d'ailleurs fortement réduites par le déshabillage et l'habillage. D'autre part, les horaires sont répartis en deux périodes, avec un décalage de plusieurs jours entre elles. Dans ces conditions, quels fruits, quelles améliorations peut-elle bien apporter ?

D'une heure à l'autre, le jeune homme retombera dans ses mauvaises positions, fortement aidé en cela par le fait qu'il passe le plus clair de son temps assis à une table de travail. Il faudrait alors au moins une demi-heure d'éducation physique par jour, cette demi-heure étant placée au début de la journée, et servant de mise en train aussi bien pour l'esprit, que pour le corps. Dans les pays nordiques, tous les jeunes gens s'astreignent à une séance de gymnastique quotidienne. Dans les universités américaines, tous les après-midi sont consacrés à la détente. On y pratique des sports par période de 45 minutes. Heureux pays où l'on peut faire autre chose que du bachotage !

Il faut ajouter à cette question des horaires celle aussi grave des locaux et du matériel. Notons là une insuffisance sur toute la ligne. Le secrétariat d'Etat à l'Education physique et aux sports semble bien n'être qu'un poste purement honorifique et dont le rôle n'apparaît pas clairement. Les proviseurs ne reçoivent pas de crédits pour l'entretien des gymnases, et l'achat du strict nécessaire. Bien heureux si les Lycées disposent d'un stade, qui s'avère dans presque tous les cas trop petit pour le nombre croissant d'élèves. Quant aux douches, elles semblent bien être du domaine de l'utopie, si ce n'est du roman d'anticipation.

En outre, certains considèrent l'éducation physique comme une corvée que l'on fuit chaque fois que l'occasion s'en présente.

Et on ne peut pas leur en vouloir. Le fait de donner à la gymnastique une part extrêmement réduite la leur fait considérer comme un cours ordinaire, alors qu'elle devrait représenter un moyen de se libérer des préoccupations intellectuelles et de s'oxygéner. Il faut dire aussi que « l'enflure démentielle » des programmes, enflure qui semble bien actuellement être l'apanage de la France, donne aux jeunes l'impression de ne pouvoir faire autre chose que du bourrage de crâne. Le problème est donc de reconsidérer totalement l'enseignement dans sa conception présente. Il ne doit pas laisser indifférent nos dirigeants. S'ils veulent, pour demain, une nation jeune, dynamique, vivante, ce n'est pas avec des intellectuels à la poitrine creuse et aux épaules étroites qu'ils la feront.

Puisse le successeur de M. Mendès-France continuer et accélérer l'effort entrepris pour la jeunesse. Puisse-t-il lui permettre, en réduisant le volume des programmes, de penser un peu à son développement physique.

P. FEBVRE

Sport et littérature

On s'étonne souvent de lire les œuvres d'un sportif. Le public ne peut le concevoir ayant des talents littéraires, raisonnant comme lui et possédant les mêmes réactions que lui. Tous l'admireront, le fêteront, l'encourageront, et surtout excuseront ses défauts. Il sera quelqu'un « à part » : une idole.

Mais tous ces sportifs, champions du monde, champions locaux, ou sans titre aucun, sont des êtres comme nous. Ils ont utilisé certaines aptitudes physiques qui étaient en leur possession ; nous les avons prises au sérieux. Alors, pourquoi ne point les comprendre s'ils écrivent ?

On achètera leur livre et on le placera bien en vue dans une bibliothèque : pièce rare qu'on se gardera de toucher. Et pourtant leurs récits sont les plus vrais. Toutes ces aventures, ces péripéties ont été vécues. L'auteur nous entraîne avec lui, soit dans un combat de boxe, soit dans un voyage en radeau sur l'océan. Il nous entraîne si bien que maintes fois, nous nous substituons à lui. C'est nous qui combattons, qui voyageons, qui escaladons les montagnes.

Certes, il n'aura pas le style d'un Mauriac, mais ces expressions seront vigoureuses, ses phrases imagées, non pas comme un tableau où l'esprit de l'auteur a beaucoup transformé, mais comme une photographie en couleur, car le sportif a le souci de la réalité.

Ce complément littéraire fait de l'homme qui pratique le sport un être équilibré, sans complexe, un être aimant la vie, en jouissant par toutes les fibres de son corps et de son âme.

Littérature et sport, par leur résultats, nient l'apparence qui les sépare. Ils tendent depuis longtemps à la paix des peuples.

G. SULTAN

« FLASH », le numéro 30 frs
 ABONNEMENT pour l'année scolaire 250 frs
 ABONNEMENT de soutien 500 frs

A adresser provisoirement
 à l'abbé L. JEANNE

4 Place Lemoine, CONSTANTINE
 C.C.P. 1120-68 ALGER

NOTRE VIE TELLE QU'ELLE EST...

Ce que parler veut dire...

La vie moderne est ainsi faite qu'aujourd'hui, confortablement installés dans un fauteuil, Monsieur et Madame assistent à la T. V., à une pièce du T.N.P. ; ou bien c'est P.M.F. qui rend compte de sa politique vis-à-vis de la C.E.D., en fonction de la position prise à l'O.N.U. par le ministre de la G.B. face à celui de l'U.R.S.S., à l'encontre des conceptions du M.R.P., mais bien dans les traditions de la S.F.I.O. Et voici les prévisions de l'O.N.M. . . .

Ce programme, Messieurs, Mesdames, vous est offert par « Flash » . . .

Pour vos vacances ? Mais voyons, adressez-vous au T.C.F. ; vous voyagerez dans les superbes D. C. 4 de la C.G.T.A. Et si vous emmenez votre 4 CV. (qui emploiera, bien sûr l'hulle B.P. ou l'I.C.A.), demandez alors des renseignements à la C.N.M. C'est si simple aujourd'hui !

Voulez-vous aller au spectacle ? Mais n'hésitez pas : Le C.R.A.D. donne aujourd'hui une très bonne pièce, et l'A.B.C. : « OK, Néron ! »

Vous êtes amateurs de sports ? La variété ne manque pas ! vous pouvez voir cet après-midi, au stade près des H.B.M., M.O.C. - J.S.D., ou autres C.O.C. - R.O.C. ETC... ETC...

On ne se sert plus que de ce langage actuellement. Un vieux campagnard demandait un jour à un Titi comment arriver au Q.G. de la C.G.A.M. : « Pas loin d'ici ; tournez à gauche, après l'immeuble des P.T.T., prenez ensuite la rue qui mène à l'E.G.A. Voyez-vous le siège social de la G.O., à 100 mètres, tout près du cercle de l'U.S.C. ? Eh bien ! c'est juste en face, près de la C.A.S.I.C. » Hum ! . . .

A son père interloqué, qui lui demandait ce qu'il avait fait dans la journée, un grand élève répondit : « Je suis allé au cours de la P.M.E., puis au siège social de l'U.F.C.V., enfin à l'U.P., et me voici ! »

Après tout, c'est tellement fatigant de parler, qu'il arrive même à certains de s'exprimer par symboles chimiques. Si vous passez dans un réfectoire de Lycée, vous pouvez entendre : « Cl. Na S.V.P., H2 O, vite ! »...

Vous vous doutez maintenant que le monde devient fou ? Vous avez donc compris. C.Q.F.D.

GUY KAROUBI.

Constantine, ville ouverte

(AUTRE VERSION)

Eh, oui ! Constantine fait de la concurrence à Rome, tout simplement. La ville semble retourner à un état purement champêtre. Les Constantinois ont la chance de marcher sur des sentiers muletiers. Quel plaisir ! On se croirait dans les Pyrénées. On retrouve ainsi le sens de l'équilibre et les habitants du Vieux rocher apprennent le rude métier de funambule. Ceux qui ont l'imagination fertile traversent des gouffres profonds sur de frêles passerelles faites de planches ou de lianes. Quant à ceux qui ont le vertige, ils sont dans leur élément. Che-

minant souvent sur des trottoirs de 20 centimètres de large, se cramponnant à toutes les aspérités des vitrines, ils longent, héroïques, des précipices abrupts et effrayants.

Mais pourquoi, s'interroge-t-on ? Eau ? Gaz ? Egoûts ? P.T.T. ? Mais non !! Vous n'y êtes pas ! Je vais vous faire un confidence, mais surtout ne le répétez pas :



comme les caisses sont plutôt vides, les services municipaux déploient une activité fébrile. Ils recherchent un trésor qui, dit-on, aurait été caché, il y a quelques années, dans une des principales « artères » de Constantine. Mais laquelle ? Pourvu qu'on le trouve vite et qu'on ne soit pas obligé de prospecter toute la Rue Caraman ? L'espoir fait vivre.

En attendant, on met à profit les enseignements de La Fontaine : « Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins . . . » (ou le plus).

C. C

En ces temps d'épidémie

NOUS PROTESTONS . . . contre les tortures que nous, Lycéens d'Aumale, devons subir chaque matin, le long de la rue Caraman. Acculés sur des trottoirs de quelques centimètres de large, par des voitures aussi intempêtes que bruyantes, recevant sur la tête toutes les poussières de tous les tapis de toutes les maisons, sans compter épiluchures, eaux et autres bénédictions du même genre, il nous faut enfin humer à pleins poumons et avec une joie féroce et fataliste les senteurs et les microbes que nous dispense avec une incontestable générosité une « voiture de ramassage des ordures ménagères » d'une précision étrange et déconcertante.

Ce dernier intermède a lieu régulièrement de 7 h. 45 à 7 h. 55, heure choisie avec un soin évident.

NOUS FORMULONS LA DEMANDE . . . avec l'espoir qu'elle sera agréée en haut lieu : soit :

... De changer l'itinéraire de la voiture odorante ;

Soit :

... De transporter « notre » Lycée à côté de Laveran.

Éducation et sens politique

Nous vivons tous dans une communauté - à tout le moins une collectivité - Et chacun de nous porte en soi, plus ou moins bien formulé, un idéal de vie collective.

Au premier titre, ce qui se passe dans la vie politique nous intéresse ; au second, nous nous devons d'intervenir dans les affaires publiques pour y voir réaliser notre idéal. Mais à ce stade là, une crainte nous arrête.

I) CRAINTE

Dès qu'il est question de politique, bons nombre de gens, très disposés à servir autrui, sont très réticents, car, pensent-ils :

... la politique comporte quelque chose d'immoral : on y rencontre des institutions contraires aux « saines mœurs » ; on fait appel à la corruption, au mensonge, à la mauvaise foi, etc...

... vouloir être loyal, franc-jeu, honnête, ça ne peut pas coller ! Que faire ? On laisse de côté un problème à peine effleuré ; on va jusqu'à dire que c'est un « mal inévitabile » (et même que c'est inutile : « laissons-le aux fantoches ! »)

Ces raisons ont leur valeur. Mais essayons de voir plus profondément. Pourquoi cette crainte ? Ce qui rebute, c'est l'énormité, c'est la complexité des problèmes politiques. Le jugement politique paraît exiger tant de connaissances et d'information que l'honnête homme s'y refuse.

Dans les mouvements de jeunes, on donne la primauté à la formation personnelle, et c'est normal. La con-

séquence est évidente : il y a, le plus souvent, absence d'éveil politique d'autant plus justifiée que les jeunes n'ont pas à prendre de responsabilités immédiates dans ce domaine.

II) QUE FAUT-IL FAIRE ?

Toutes ces raisons font que cette matière n'est pas parfaitement pure. Et cependant un jeune doit participer aux affaires politiques.

1) Il n'est pas possible d'être apolitique. Nous « sommes » la politique, nous la faisons, dans la mesure où l'individu participe de la société. Notre abstention, notre éloignement, constituent une prise de position négative, et par là beaucoup plus dangereuse. Le jeune d'aujourd'hui ne peut pas ne pas choisir (cf. Sartre : refuser le choix, c'est encore choisir de ne pas choisir).

2) Nous devons choisir la « vraie » politique. Nous entendons par là qu'elle est « l'art d'ordonner efficacement toute la technique humaine vers la réalisation d'une cité des hommes, dans laquelle les personnes pourront s'épanouir ».

Cette politique comporte deux aspects qu'il ne faut pas dissocier :

— elle fait passer dans la réalité un certain IDEAL DE VIE, donc une ORIENTATION DE PRINCIPES.

— elle implique aussi le sens et l'expérience des moyens les plus propres à inscrire ces principes dans les faits.

Il en résulte deux ordres de travaux :

... définir notre idéal de vie d'après nos principes sociaux (et religieux, le cas échéant), qui doivent être les guides premiers dans la formation du sens politique.

... connaître les données principales des problèmes politiques ; cela suppose étude et réflexion.

III) ET APRES ?

Ce baratin, c'est bien joli, mais en pratique, où cela nous mène-t-il ? A dix-huit ans, on s'occupe de choses plus terre à terre (ou plus idylliques).

Rassurons-nous. Il ne s'agit pas, telles des jeunes filles politiques d'il y a vingt ans, de coller des papillons, de saboter, par des chahuts, les réunions adverses, ni de protéger un leader. Il ne s'agit même pas, pour nous, de prendre position dans le sens de tel ou tel parti. Il n'est pas encore temps.

Il s'agit seulement de réveiller en nous ce sens critique et politique qui sommeille. Il faut voir comment le problème se pose, au besoin corriger nos vues sur notre participation possible à la vie du pays.

Et surtout de cultiver ce sens politique, au même titre que, par exemple, le sens religieux ou le sens esthétique. Ainsi, lorsque le moment sera venu, (et il n'est pas bien loin !) nous pourrons prendre une position avec lucidité, dans le sens de la vérité, pour le plus grand bien de la collectivité.

En résumé, il s'agit de devenir majeur politiquement.



Votre Opticien

Ch. SANTRAILLE

SPECIALISTE DIPLOME

La lunetterie dans toutes ses applications :

Vous assure une GARANTIE TOTALE pour vos yeux et ceux de vos enfants

Médicale, Scientifique, Artistique, Organisation, Technique, Qualité, Prix

2, Rue de la Concorde

ON A VOLÉ LE PONT SUSPENDU

Roman inédit en 4 tableaux. Roman historico-canularoïdal, qui a obtenu en 1954 le Grand Prix du Rhummel et en 1955 le Grand Prix du Chemin des Touristes.

Ce roman n'étant qu'une œuvre de pure imagination, toute ressemblance de nom ou de situation avec des personnes ayant existé ou existant actuellement ne peut être que le fruit du hasard le plus inoffensif. (N.D.A.). Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de mise à l'écran réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S. et le Betchuanaland. (N.D.L.R.)

PREMIER TABLEAU

«...A Constantine y avait l'pont suspendu...» (air connu).

La chose advint pendant la nuit. Le petit jour arriva. Jouant à cache-cache avec les tunnels, une bise algre balayait le boulevard de l'abîme. Dans la caserne voisine le clairon n'avait pas encore sonné le réveil et « la garde qui veille aux frontières du Louvre... » dormait encore. Rien n'indiquait que ce jour ne dût pas être comme les autres jours. Aucun indice n'avertissait le profane qu'un événement bouleversant venait de se produire à quelques centaines de mètres à peine. Une voiture noire, qui semblait sortie des romans les plus noirs de la série noire, prit un virage sur les chapeaux de roue et vint s'arrêter avec un gémissement à fendre l'âme la moins impressionnable le long du Commissariat Central, sous le regard vaguement nostalgique de l'agent de faction. Du véhicule jaillirent, comme des diables de leur boîte, deux agents qui furent littéralement avalés par la porte ouverte du bureau du Commissaire central, comme d'innocentes gazelles par un boa affamé.

Le Commissaire leva les yeux et s'appréta à dire quelque chose de particulièrement bien senti à ces visiteurs ultra-soniques, mais il s'arrêta net devant la stupéfaction indicible qui se lisait sur leurs visages. A les voir on aurait juré qu'ils sortaient à l'instant de la piscine olympique de Sidi M'Clid, tant la sueur dégoulinait sur leurs faces. Quelques instants se passent dans le silence qui précède les tremblements de terre. Ça y est, ils ont récupéré ; avec un ensemble touchant, ils articulent, dans une synchronisation parfaite de leur jumelle émotion, ces mots passablement effarants : « ... le pont ! ... le pont suspendu ». A bout de souffle ils complètent leur pensée par un geste qui évoque l'envolée d'une mouette vers les espaces du grand large. Le Commissaire a peur d'avoir compris ; il se demande si ses deux subordonnés ne sont pas devenus subitement fous et cette seule pensée lui révèle d'insoupçonnables abîmes dans les replis de l'âme humaine en général et policière en particulier. Cependant il se domine ; pour convulsives qu'elles sont, les paroles des deux agents respirent la sincérité et c'est un parfum assez rare pour que le Commissaire y soit sensible. Il finit par entrevoir l'effarante nouvelle ... ainsi le pont suspendu, l'orgueil de Constantine, s'était volatilisé sans laisser d'autres traces que quelques briques arrachées dans la maçonnerie. Gagné lui aussi par l'angoisse, le voilà qui se lève, oublie son chapeau, prend ses subordonnés par le bras et s'engouffre dans la voiture ; et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tous trois se trouvent sur le lieu du délit. Il faut bien se faire à cette idée : incroyable mais vrai, le pont suspendu, n'est plus suspendu, il n'y a pas l'ombre d'un pont suspendu, plus rien que deux portes monumentales en ciment, avec leur fanal orangé qui luit faiblement et qui ont l'air plutôt ridicules, de chaque côté du Rhummel. On avait tellement l'habitude de voir là un pont que, le pont en moins, l'endroit a revêtu l'air gauche et presque touchant des myopes qui ont perdu leurs lunettes.

Malgré l'heure matinale, les badauds commencent à affluer de chaque côté de ce qui fut, dans un passé tout proche, le pont suspendu. Leur stupéfaction est telle qu'ils en oublient de parler et dans le silence on n'entend que le bruit de déglutition que fait le Rhummel 185 mètres plus bas. Tous ont l'impression qu'ils rêvent. A côté du Commissaire un monsieur respectable et décoré essuie depuis dix minutes son monocle et se pince clandestinement pour voir s'il est bien réveillé. Convaincu qu'il est bien dans la réalité, il se penche vers une petite vieille qui vient d'arriver et n'a pas l'air le moins du monde soucieuse de l'événement ; « Qu'a-t-on fait du pont ? » lui dit-il sur un ton vaguement accusateur. Un profond étonnement se peignit sur le visage de son interlocutrice ; « Quel pont ? » dit-elle avec une bonne foi et une candeur que seul un homme de mauvaise foi aurait pu mettre en doute, « c'est la première fois que je passe par ici, ajouta-t-elle, et je me demande ce que les gens ont à regarder comme cela ! ». S'épongeant le front quelqu'un s'approcha du commissaire et lui dit dans un souffle ; « Croyez-moi, Monsieur, depuis que je suis né à Constantine, c'est bien la première fois que je vois une chose pareille ! ».

Par un réflexe instinctif et professionnel les deux agents commencèrent à fouiller leurs voisins les plus proches, puis s'avisant que personne dans l'assistance n'avait une tête à voler le pont suspendu, sur un signe du commissaire, ils remontèrent en voiture, pour aller déposer dans les formes requises une plainte contre X pour vol d'un monument appartenant au patrimoine de la cité. Ils allaient démarer quand un spectacle aussi baroque qu'innattendu frappa leurs regards : près du premier tunnel, un homme présentant toutes les apparences de l'abatement le plus complet, était assis par terre, pieds nus, tenant dans chaque main un soulier dont les semelles pendaient lamentablement ; comme un leit-motiv, il répétait sans cesse, avec la douce obstination de la folie tranquille : « ça alors ! ça alors !... » Malgré la gravité de l'heure le commissaire qui était bon enfant, s'enquit avec une grande amabilité de ce qui n'allait pas ; redressant sa tête et dirigeant vers son interlocuteur un regard halluciné l'homme lui dit : « ... des clous... des clous ».

En mettant la voiture en marche le commissaire laissa échapper quelques réflexions désabusées sur l'inutilité de témoigner une sympathie désintéressée à ses semblables ; tout heureux de cette diversion qui les reposait après les angoissantes minutes qu'ils venaient de vivre, les deux agents abondèrent dans son sens. « Commissaire, dirent-ils ensemble, commissaire vous avez raison ! ».

D'avoir négligé d'approfondir ce petit incident qui contenait, comme la suite le montrera, la clef du chemin qui menait à la solution de cette énigme, ce fut la première faute de l'enquête.

Le pont suspendu absent (ablatif absolu !) attirait plus de monde qu'il n'en avait jamais attiré alors qu'il remplissait son office. Ainsi est fait le monde..

(Suite page 12)

Des loisirs pour une culture

Raspoutine ambigu

Raspoutine, on l'a dit, c'est d'abord un grand acteur dans un mauvais documentaire. Parlons du premier, et plus encore du sens de ses actes. Un mot s'impose sur toutes les bouches : puissance. D'abord, puissance du physique de Raspoutine. Une force de la nature, un élément contre quoi rien ne sait ni ne peut lutter. Voyez la scène de l'assassinat. Instant immense. Troué de balles à bout portant, Raspoutine se relève, surmonte l'atroce blessure. Il faut revenir l'abattre, une fois, deux fois. Puissance physique encore dans la soif des chairs à merci, subjuguées, angoissées par le manque de joie.

Connaître Raspoutine, intimement, Lui peut ce qu'aucun autre ne peut. Une grande partie du public constantinois est accourue au film pour voir de quoi est faite une puissance sexuelle. Mais Raspoutine, c'est aussi une puissance mentale, un envoûtement des hommes et bêtes (voyez comment il rejette dans les lointains neigeux le loup hirsute jailli du buisson), un faiseur de miracles, une opposition étonnante aux forces démoniaques, un guérisseur des âmes.

Pourtant, cette puissance, à la base est ébranlée. Elle est surtout puissance du mal, de destruction, d'auto-destruction. Elle est avant tout puissance de péché, d'éloignement devant Dieu, d'orgueil. Est-il Dieu, est-il Satan ? Qui le dira ? Raspoutine dit : « Je suis Dieu et je suis le diable ». Il peut tout, aux yeux des hommes. Mais ce qu'il peut, Raspoutine dit qu'il le doit au diable et à Dieu. Il est possédé, inspiré. Par la soif de vice, mais aussi par la soif de paix. C'est l'épopée qui se lève sous nos yeux, lorsque Raspoutine condamne la guerre, appelant les peuples et le tzar à l'amour et au repos de l'âme. « Pourquoi, pourquoi font-ils le mal ? », demande Raspoutine. Et l'on voit cette puissance, d'un coup s'abîmer devant une question troublante. Insondable : l'ignorance profonde a vaincu la force du corps et de la pensée. Le thaumaturge, devant l'inconnu, devient enfant.

Et l'image de Raspoutine, tendant au criminel ses mains ensanglantées, n'est-ce pas l'image du monde lui-même, d'un monde qui a puissance et force, mais qui trouve un criminel quand il désire un ami ?

Le Pingouin.

J. M. F.

Un caractère exceptionnel marquait cette deuxième manifestation du mois. Betty-Allen, mezzo-soprano de réputation mondiale, engagée cette année par les J.M.F. au titre des échanges internationaux France-U.S.A. était parmi nous.

Dans une première partie consacrée au chant Italien, allemand, et anglais, elle se révéla telle que la presse nous l'avait annoncée. Pourtant son interprétation de Debussy, quoique satisfaisante pour une étrangère, fut loin de plaire aux mélomanes avertis. Elle excella au contraire dans le véritable Lied où se manifeste un certain équilibre entre l'émotion du compositeur et sa musique. Et le « Gretchen am Spinnade » de Schubert suscita de vifs applaudissements.

Ce fut seulement dans la deuxième partie que Betty Allen se trouva dans son élément. En effet, après avoir chanté quelques extraits de « *Forgy and Bess* » opéra de Gerschwin bien connu de tous, elle triompha dans une suite de négro spiritual.

Nous ne saurions oublier Raphael Gevin qui témoigna d'un vif humour pour agrémente cette manifestation. Ce spectacle d'une haute tenue subsistera longtemps dans l'esprit des Constantinois.

Il est cependant décevant de constater que si peu de jeunes assistent à ces représentations données spécialement pour eux. Nous voyons avec regret que bientôt, V.M.F. remplacera J.M.F.

SCHLOTTERER.

Orion le tueur

Est-ce le titre d'un roman de la série noire ? Est-ce un criminel notable de la société ? Rien de cela ! C'est un mélodrame, en six tableaux que vous aurez le plaisir de voir au cours du mois de Mars. La réalisation promet déjà d'être brillante, et aura, j'en suis sûr, un grand succès.

Cette pièce a eu, il y a quelques années, une brillante carrière à Paris et dans quelques capitales européennes : elle fut représentée plus de 500 fois au Théâtre Grenier-Hussenot. Toute la presse en parla avec les plus grands éloges, et ceux qui étaient étudiants à Paris au moment de sa création (1947) se souviennent de l'enthousiasme qu'elle suscita parmi eux.

C'est un spectacle composite, où la danse, le chant, la musique, la brillante et surprenante mise en scène, les aventures de quatre policiers, type 1900 avec parapluie moustache et melon, ne sont pas les moindres attraits.

Cette pièce remplie de gags désopilants et des situations les plus drôles, sera en grande majorité jouée par des scolaires au Théâtre municipal.

Au cours de la même représentation sera jouée une savoureuse pièce de Courteline : les BOULINGRIN qui nous assure une bonne demi-heure de fou-rire. De quoi emballer l'aimable public constantinois qui se plaint toujours de la rareté des spectacles d'inspiration moderne.

CHARLY CHAUDOREILLE.

Dès maintenant retenez votre soirée,
le Jeudi 31 MARS 1955, à 18 h.
au Théâtre Municipal.

Du mime,
du chant,
des sketches,
Courteline
et ORION LE TUEUR.

avec le concours d'un orchestre réputé.

Un spectacle varié, dynamique, d'avant-garde
Elèves de tous les établissements,

venez-y en masse !

C'EST VOTRE SPECTACLE !

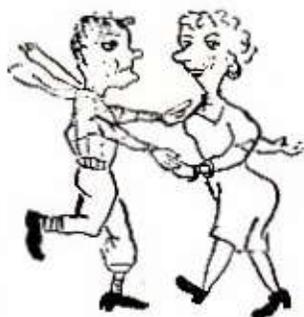
★ ☆ Entrons dans la Danse ☆ ★

Je trouve que trop de gens ignorent cette exaltation de l'âme humaine qui se traduit par un fourmillement dans les jambes. Je me vois obligée au nom de la fraternité et de la dignité humaine, d'élaborer un plan de réforme sur cet art méconnu qu'est l'art de danser.

Passons en revue la série si variée de nos danses actuelles.

LA SAMBA

LA SAMBA ? Il suffit d'un tremblement convulsif du postérieur accompagné d'un mouvement sec et adroit des jambes ; pour cela, envoyez votre jambe gauche sur le côté de façon à emboutir le couple voisin ; puis, d'un air offensé, retirez



vos appendice et ramenez-le vers la droite, pendant que l'autre jambe effectue un balayage systématique de l'espace environnant. Cependant nous vous conseillons de suivre le mouvement de près, car vous risqueriez fort de ne plus vous rappeler l'ordre naturel de vos guiboies. Prenez alors un air ravi, pincez les lèvres avec distinction, et jetez souvent un coup d'œil sur la mine de votre partenaire, afin de voir si elle apprécie vos originalités. A-t-elle une mine déconfite ? n'y prenez pas garde ! C'est une novice en la matière. Arborez une figure fâchée qui l'impressionnera certainement. Si aucune de ces tactiques ne réussit, plaquez carrément la donzelle à sa place et continuez seul vos exhibitions. Vous risquez fort de subir l'aspect d'un essaim féminin plus expérimenté.

LE SWING

LE SWING ? C'est se tortiller au rythme d'un air entraînant ; la grande nécessité de cette danse est le mélange inséparable de deux êtres exaltés.

Serrez les mâchoires. Lancez votre cavalière comme un obus. Rattrapez-la avant qu'elle ne s'affaisse.



Faites-la tourner. Secouez-la comme un tapis. Plaquez-la à terre. Redressez-la. Claquez des talons. De temps en temps pincez les lèvres, pour sourire à votre partenaire. Remuez désordonnement les jambes. Si votre cavalière ne vous suit pas très bien, feignez de ne rien voir. De temps en temps, n'oubliez pas de remonter votre pantalon.

LE TANGO

LE TANGO ? Pour bien le danser, il faut être bon en soustraction :



transformer un couple en une seule silhouette. Cette danse vient naturellement : un pas... deux pas. Il suffit de savoir retenir avec délicatesse et tendresse son aimable cavalière. Cette danse demande un silence complet, la bouche doit rester close pour laisser parler les cœurs.

LA VALSE

LA VALSE ? Nous vous conseillons d'inviter une cavalière possédant quelque volant ou coiffée d'une queue de cheval, afin que vous puissiez vous retenir à quelque chose.



Pour valser, il faut être habitué aux bons vins et avoir fait un stage de tourniquet ou de marionnettes dans un institut compétent.

LE MAMBO, LA RUMBA ? Comme la samba, mais avec plus de ferveur, de calme et d'inspiration.

LE BE-BOB ? Comme le swing, mais avec plus d'ivresse et d'exaltation. Ouvrez la bouche, tirez la langue, coincez-la entre vos dents, poussez des cris de Sioux. Faites voltiger votre cavalière par-dessus votre dos. A la fin de la danse, emmenez-la à l'hôpital, pour soins physiques et mentaux.

Après avoir fait table rase, espérons que vous remporterez le premier prix du menuet ou du quadrille.

Christiane CLEMENT

Diagnostics...

Le mal de Plott

Connaissez-vous les surboums ? Ça, c'est au poil ! C'est fameux pour connaître nos sœurs les jeunes filles, ces animaux surprenants. Les connaître et les apprécier. Sans blague... !

D'abord la connaissance visuelle, ça boume. C'est poilant le nombre de colifichets qu'elles ont dans les cheveux ! On dirait des gris-gris de l'Afrique centrale. Quand à la peinture dont elles agrémentent leur peau, on est heureux de ne pas être dans l'Inde, car, là-bas, c'est de la bouse de vache.

Il y a aussi la connaissance olfactive. On se demande pourquoi elles dépensent tant d'argent pour nous asphyxier de prétendus parfums : Chypre, Organdi, Corylopsis, ou Opoponax. Il est vrai que le boggie-woggie développe les muscles. Il fait fonctionner aussi le système sudoripare. Ceci explique-t-il cela ?

Hélas ! Pourquoi faut-il que fonctionne aussi la connaissance auditive ? Impossible d'entraîner une fille dans les hautes sphères où plane ordinairement la pensée masculine. Il faut condescendre à parler de futilités à la mesure de leur esprit. Essayez un test : « Allâtes-vous, Mademoiselle, à tel bal ? » Vous entendrez un rire bref et un : « Vous m'embêtez avec votre imparfait du subjonctif ! » Or, ma pauvre fille, ce n'est pas un imparfait du subjonctif.

Bien sûr, il y a l'extinction des lumières, qui donne la possibilité d'une connaissance concrète. Nous sommes au regret, Mesdemoiselles, tous les garçons ne sont pas disposés à vous manquer de respect !

Les curés nous blâment, les parents nous briment, les hygiénistes prétendent qu'il y a dans la salle 720.000 microbes par centimètre cube. Bah ! Allez-y tant que vous voudrez ! Des sermons dans les oreilles, des coups de pied dans le cul, des microbes dans le nez, des filles dans les bras, il nous en faudrait davantage pour nous dégoûter des surboums !

L'IRREPRESSIBLE..

QU'EN PENSEZ-VOUS ?...

ET QUAND PENSEZ-VOUS ?

Certains de nos collègues lycéens sont victimes d'une telle apathie en face des problèmes qui les entourent que j'en aurais des rages de dents si je ne portais un dentier...

Penser fatigue, aussi ne pensons-nous point. Et puis, on prend des risques quand on pense... On risque de se faire blaguer par les copains, de faire sourire les parents ou la petite amie, surtout on risque de heurter ses petites habitudes fainéantes, douillettement emmitoufflées dans une ignorance crasse et une courageuse indifférence. — La chute de Mendès-France ? Qu'est-ce que ça peut me f... ? La démission de Malenkov ? Ça m'est égal ! Le Prix Nobel à Schweitzer ? Et après ? L'Indochine, le Goncourt, Martine Carol ou Dominici, pour moi, c'est du pareil au même, c'est de la frime ! Et puis laissez-moi tranquille, à la fin, je ne vous ai rien demandé, moi !

Mais si le flic du coin a la mauvaise idée de vous coller un procès parce que vous ne marchez pas entre les clous, si le prix du paquet de cigarettes ou de la tablette de chewing-gum a augmenté, si le chien de la voisine a fait son pipi sur votre palier, alors là ! ! ! Vous criez, vous hurlez, vous beuglez. Tout le lycée, que dis-je, tout le lycée ? la ville entière entend vos récriminations : « Ça ne se passera pas comme ça ! On va voir comment je m'appelle ! Ça ira jusqu'au ministre ! » Tiens, vous vous souvenez qu'il existe des ministres et que vous n'êtes pas seul au monde ? !

Si vous, vous et tous ceux qui vous ressemblent, si nous tous nous intéressons un peu plus à la vie intellectuelle, économique, politique, en un mot à la vie sociale de notre pays et des autres pays, peut-être qu'en effet cela ne se passerait pas comme ça. N'allez pas en conclure, bien sûr, que si vous aviez pensé à Mendès-France ou à Schweitzer, le chien de la voisine n'aurait pas fait son pipi sur votre palier ! Ces pauvres hommes ne sont pour rien dans ces charmantes et odoriférantes incontinences d'urine canines !

Mais, franchement, je vous le demande, qu'en pensez-vous, et quand pensez-vous ?...

L'IMPRESCIBILE

PAPETERIE — LIBRAIRIE — DESSIN

LIBRAIRIE — PAPETERIE

CHAPELLE

1, Place d'Orléans — et — 15, Rue Rohault-de-Fleury. — CONSTANTINE



MEUBLES ET MATERIEL DE BUREAU



REVENDUEUR REGIONAL
OFFICIEL

Réduction de 5 % aux lecteurs de « FLASH » sur présentation de la page publicitaire

ENQUETES SUR NOS ECRIVAINS CONTEMPORAINS

Quel est cet homme ?



Michel RAGON

(Prix des poètes 1954 — Prix Scarron 1954)

(De notre correspondant particulier à Paris)

Michel Ragon est né en 1924 à Marseille. Père sous-officier dans l'infanterie coloniale. Il est d'une famille paysanne de Vendée, où il passe son enfance. A quatorze ans, il quitte l'école primaire et va travailler à Nantes. Il est autodidacte et a fait de nombreux métiers. Il a également parcouru une dizaine de pays d'Europe. Il est venu à Paris en 1945. Il est marié à une Anglaise. Il est actuellement bouquiniste Quai de Tourneville.

ACTIVITES LITTERAIRES.

— 1947. — « Les écrivains du peuple », publié chez Vigneau, avec une préface de Lucien Descaves, de l'Académie Goncourt.

— 1949. — « Cosmopolites », recueil de poèmes publié chez Durocher, aux éditions Caractères. Ce livre obtient le PRIX DES POETES 1954. (Signalons que Michel Ragon n'a pas touché un sou des 75.000 francs de ce prix; il est actuellement en procès à ce sujet).

— 1950. — « L'architecte et le magicien », ouvrage sur le peintre Atlan, de Constantine.

— 1951-52. — « Essais » de critique d'art et de poèmes.

— 1953. — « Drôles de métiers », chez Albin Michel.
— 1953. — « Histoire de la littérature ouvrière ».
— 1954. — « Drôles de voyages », chez Albin Michel.
Ce roman obtient le PRIX SCARRON 1954, décerné à un livre d'humour. (Ce prix consiste en une somme de 5.000 francs... en pièces de 10 francs).

PROJETS.

Très nombreux. Surtout, un troisième roman, qui sera édité chez Albin Michel, en septembre 1955 sans doute. Roman d'imagination, dont le titre reste à trouver. C'est l'histoire d'une femme aux aventures cosmopolites.

Et aussi, pour le cinéma, une histoire de l'Art contemporain.

Actuellement, Michel Ragon résume ses activités en : Poésie, Critique d'Art (surtout spécialisé dans l'art abstrait contemporain; a collaboré à la revue « Arts » - 48-49 -) Roman et Histoire Littéraire. Il écrit aussi dans la revue parisienne « Cimaïse ».

MICHEL RAGON

« Flash » a le plaisir de publier, en exclusivité, un poème de MICHEL RAGON, inédit. Ce poème a été écrit en 1943, mais n'a pas pris place dans les « Cosmopolites ».

Passage de l'Archange

Seigneur

L'Archange aux ailes de fer était-il l'un des vôtres ?

Celui qui dans un grand vent a semé la mort parmi les nôtres

Était-il de votre ciel ?

Nous le croyons plutôt un messager de la nuit

Celui qui jeta le feu

incendia la lune

Fit flamboyer les ténèbres

Et apporta l'enfer

Dans nos rues

Seigneur

Les squelettes des petits enfants

Sont-ils vêtus de pansements

Dans votre demeure ?

Ah redonnez leur le parfum de leur enfance

Les membres brisés des jeunes filles

Seigneur

Ont-ils des béquilles

Dans votre demeure ?

Ah redonnez leur la magie d'adolescence

Les seins écrasés des mères

Seigneur

Sont-ils restés hideux

Dans votre demeure ?

Ah redonnez leur le lait pur de leur jeunesse

Les crânes éclatés des hommes

Seigneur

Sont-ils restés vidés

Dans votre demeure ?

Ah redonnez leur la goutte d'intelligence

Mais faites que le chancre affreux du souvenir

Ne leur ronge plus ce cœur rougi de désir

Et que les oiseaux qui sillonneront leur ciel

Apportent la paix dans les palmes de leur ailes.

Septembre 1943

Michel RAGON

SARTRE OU LA LIBERTÉ

Le problème fondamental de tout existentialisme, et celui de Sartre plus particulièrement, c'est celui du sentiment de la liberté qu'il implique. Vivre, c'est exister, c'est d'abord et avant tout vivre sa vie, être libre, conditionner la vie à la volonté de. Or toute liberté s'accompagne d'un choix, d'une prise de conscience et c'est précisément de ce choix personnel, de cette prise de conscience que veut nous parler Sartre. Il veut nous montrer que toute l'activité humaine est axée sur ce principe de liberté, et ce qui fait la valeur de l'individu, c'est son originalité. Or, si au niveau de la vie pratique, sur le plan du vécu, cette thèse rencontre beaucoup d'adeptes, en sera-t-il de même sur le plan de la religion par exemple ? Nous y reviendrons. Nous disions que l'existentialisme s'adressait à cette jeunesse dont il excitait et exaltait l'enthousiasme, dont il flattait l'amour-propre ; cette jeunesse qui tourmentée par l'angoisse, désorientée par le sentiment du vide, consumée par la crainte, écoeuvée par les luttes intestines qui déciment l'humanité et par l'atmosphère viciée de la vie en société, préférerait embrasser cette nouvelle doctrine qui lui donnait l'illusion d'une vie meilleure calquée sur ses caprices, d'un idéal enfin réalisé. Mais n'est-ce point là qu'une simple illusion qui risque de nous aveugler au point de nous faire vivre un drame, drame de celui qui est entre deux mondes ; celui dans lequel il se trouve et celui dont il se réclame, celui dont il rêve ? Toutefois ce n'est pas à ce niveau que nous attaquerons la thèse de Sartre, car vivre suivant un idéal, aussi inaccessible soit-il, c'est toujours essayer de s'en rapprocher le plus possible, c'est toujours se libérer des entraves qui nous enchainent, des préjugés qui nous paralysent, des sentiments qui nous hantent. Être libre, c'est avoir le droit de se transformer, de forger sa personnalité, de construire son histoire, c'est aussi vivre sa vie avec tout le charme qu'elle comporte, de l'imprévisible et du périlleux.

Mais, là où la position de Sartre paraît le moins défendable, c'est lorsqu'elle introduit le sentiment de la liberté dans la religion. En effet, comment pouvons-nous voir liberté de l'individu chaque fois qu'il y aurait fatalité. Celui qui se suicide n'a pas, ce me semble, pris la résolution de se suicider indépendamment du milieu dans lequel il évolue et de la situation dans laquelle il se trouve, mais un concours de circonstances ne lui a laissé d'autres solutions que la voie du suicide. Nous n'en donnerons comme exemple que Phèdre, la célèbre héroïne de Racine qui ne fait que payer son tribut à la fatalité qui poursuit et accable sa famille lorsqu'elle tombe amoureuse d'Hippolyte, jusqu'à l'accuser aux yeux de son père. Elle n'a pas pris le parti de se suicider pour satisfaire un certain plaisir personnel, mais bien parce qu'elle ne pouvait supporter plus longtemps les reproches de sa conscience. Ainsi, il n'est pas question d'introduire la liberté dans le domaine religieux. Tout y est fonction de la Providence, de la fatalité, de la volonté divine. Et c'est le droit, et surtout le devoir de toute religion de s'insurger contre cette tendance qui fait du simple individu un demiurge, un demi-dieu régnant sur l'univers et reniant non seulement toute volonté extérieure mais aussi presque toute divinité. Dans la religion musulmane par exemple, et je suppose, dans les autres religions orthodoxes, l'individu n'acquiert de droit et de liberté que pour faire un choix entre les moyens de satisfaire à un devoir. Nous disons bien, non pas choisir entre la réalisation ou la non-réalisation de ce devoir, mais seulement entre les moyens de parvenir à cette fin. Il n'acquiert de mérite que si son choix a été heureux. La liberté dans la religion consiste à ban-

nir ses instincts morbides, à s'élever au-dessus de ses passions charnelles pour communiquer avec Dieu, le louer et se plier à ses impératifs. Le problème n'est donc plus d'une liberté maîtresse de l'homme et de l'univers mais d'une obéissance sans réserve au Dieu qui nous gouverne.

Nous concluons en disant que, flatté par le principe intelligent qui lui permet de gouverner son âme, de se diriger comme il lui plaît, de se faire lui-même ce qu'il veut être, l'homme essaie de faire aussi que tout ce qui lui arrive paraisse tel qu'il lui plaît.

A. BELHADJ-MOSTEFA

Les Commandements du Candidat

Six années ou plus tu seras
Sur des bancs où tu moiras.
Seuls les devoirs tu aimeras
Et tous les jeux dédaigneras.
De formules te gaveras
Et puis la nausée t'ensuivra.
Ton programme achèveras
Quand les veillées prolongeras.
Les dimanches te réserveras
Pour réviser et coètera.
La guigne te poursuivra
Et l'autre session te reverra.
Ou la chance te sourira
Et peau de chagrin garderas.
Alors bachelier deviendras
Mais raplapla tu resteras.

DEMICHELES

Pour vos achats

RADIO ou DISQUES

Adressez-vous à :

G. BOUCHET ★

Diplômé de l'Ecole Centrale de T.S.F. de Paris
17, Rue R. de Fleury — CONSTANTINE

Distributeur officiel

★ **PHILIPS** ★

— ★ — ★ —

Tous les Disques Microsilton

Le plus grand choix de

Musique classique

— Téléphone : 42-15 —

Brèves nouvelles du monde scolaire

TOUJOURS LA REFORME DE L'ENSEIGNEMENT. Le directeur général de la S.N.C.F., le vice président de la fédération des industries mécaniques, divers représentants d'associations de parents d'élèves et d'anciens élèves participent au comité d'étude de réforme de l'enseignement. De leur côté, les étudiants ont organisé un débat avec les jeunes des syndicats ouvriers. Les conclusions du comité sont attendues pour la fin du mois de Février.

MAIS DE QUOI S'AGIT-IL ? L'enseignement fondamental durera jusqu'à onze ans. Ensuite viendrait un « tronc commun » jusqu'à 14 ans, pendant lequel les programmes seraient progressivement différenciés selon les aptitudes de chacun pour les études abstraites ou pour le travail concret. La scolarité durerait pour tous jusqu'à 18 ans mais il n'est pas question d'amener tous les élèves jusqu'au bac. Il s'agirait de donner à tous une formation ininterrompue jusqu'à 18 ans, formation qui pourrait, à partir de 14 ans, être très spécialisée, tout en restant très générale à l'intérieur de la spécialité choisie, pour permettre, en cas de chômage, de s'orienter vers une activité voisine. Toutes ces réformes s'accompagneraient d'un allègement des programmes, d'une réduction des effectifs par classe, et d'une augmentation des heures de présence à l'école ou au Lycée. D'autre part, une allocation d'études permettrait à tous d'accéder aux plus hautes études et aux plus hauts emplois.

LES JEUNES ONT LA PAROLE (ENFIN !). Vingt-huit organisations de jeunes publient un communiqué ou elles déclarent : « Il est impossible à la jeunesse d'espérer en l'avenir si ses problèmes ne sont pas étudiés par le gouvernement ». Mais les solutions ne pourront être efficaces que si « le principe d'un dialogue permanent entre les représentants qualifiés de la jeunesse et les fonctionnaires ministériels n'est plus jamais remis en question ».

STATISTIQUES. Il y a actuellement 5.502 agrégés, qui exercent presque tous dans les lycées. Ils représentent environ 55 % de l'effectif des professeurs de lycée et 30 % de celui des professeurs de lycées et collèges. Le nombre des candidats est passé de 3.186 en 1951 à 3.534 en 1954, alors que le nombre des postes mis en concours durant la même période passait de 376 à 754. Le nombre des reçus est passé de 307 à 349. Sur 46 candidats reçus à l'agrégation de mathématiques, 10 n'ont pas occupé de poste dans un lycée. La proportion est de 12 sur 54 en sciences physiques.

STATISTIQUES (Suite). Les bibliothèques nationales ne peuvent accepter qu'un élève sur dix, faute de place. Et pour ce 10 %, les livres font défaut... 0,60 % du budget national est consacré aux Beaux-Arts... Dans 5 ans, deux cents collèges modernes seront transformés en Lycées... Un jeune bachelier peut légitimement hésiter entre la fonction enseignante (indice 110 au départ) et les fonctions d'autorité, comme les C.R.S. (indice 130)...

SI C'ETAIT VRAI ! Le ministre de l'Education nationale a déclaré : « J'ai fait mettre à l'étude un projet de réduction des heures d'enseignement en vue de ramener, peut-être à la rentrée prochaine, dans diverses classes, (LESQUELLES, MONSIEUR LE MINISTRE ?) les emplois du temps à vingt heures par semaine ». « Cela équivaldrait à la demi-journée de travail scolaire. On n'ose trop y croire.

PLAIGNONS NOS PROFESSEURS. Le Bulletin officiel de l'éducation nationale « aborde l'enseignement

de l'histoire ». Les programmes « d'une densité redoutable » doivent être enseignés dans « un laps de temps réduit ». Il faut avant tout achever le cours, mais il est recommandé aux professeurs de « montrer qu'ils sont au courant des derniers travaux » publiés sur les questions qu'ils traitent. Les interrogations écrites imprévisibles ne seront pas trop nombreuses, mais pourront compter avec les compositions pour le classement final de l'année. Sans dicter de cours, il est conseillé de faire écrire un « sommaire » afin de « faciliter, le cas échéant, la prise de notes ». De toute façon, il ne s'agit pas de « préparer de jeunes érudits », mais seulement « d'éveiller, la curiosité du passé ». Ainsi conçue, « l'histoire peut devenir une lumière, un guide, une école de prudence et de sagesse, et aussi un réconfort » sur le plan concret, voici la vraie situation de l'histoire en 3^{me}, par exemple : un total de 55 classes de 27 minutes chacune : il faut retrancher sur chaque heure 33 minutes pour l'entrée en classe, l'interrogation, l'illustration et les indications de travail (pour étudier 42 chapitres, ce qui fait 35 minutes par chapitre. Tout le reste est de la littérature).

Esthétique scolaire et féminine

Le lycée de Jeunes Filles de Constantine est la fierté de ses élèves.

Pensez-vous : on dit qu'il a remporté un 2^{me} prix à l'exposition internationale de Chicago, où les plans d'établissements scolaires du monde entier étaient présentés. Il joint à la sobriété moderne de ses lignes, une certaine élégance et le ton rose de ses pierres s'allie fort allègrement au vert tendre de ses peintures. Le mobilier scolaire ne dépare nullement les classes et les tables noires et les bancs rugueux, que tant de générations avaient connues ont disparu, remplacés par des chaises assorties au ton des murs.

Pourtant, certaines élèves reprochaient à leur lycée d'être un peu froid, et de « faire clinique ». « S'il y avait quelques arbres... Ces récriminations sont désormais sans objet : la cour se meuble. D'abord, des bancs de pierre rose, aux lignes galbées. Maintenant des arbres miniatures qui dispenseront plus tard leur ombrage. Mais ce vert feuillage sera bien long à venir. Aussi, pour calmer les impatiences, de petits arbres décorent depuis peu le hall de l'établissement, pour souhaiter la bienvenue aux ministres ou autres personnalités en visite...

Voilà donc les lycéennes satisfaites, pensez-vous ? C'est bien mal les connaître !

Elle rêvent maintenant d'ascenseurs et même d'escaliers roulants, qui leur faciliteraient l'accès aux nombreux étages, qu'elles gravissent tant de fois par jour.

— Sais-tu combien d'étages j'ai dans les jambes aujourd'hui ? 20, ma chère ! »

— Et moi, dit une autre, j'avale deux fois par jour les 105 marches du Palais Consulaire. J'en perds le souffle !

Et de soupirer, et de haletter !

En attendant que ces nouvelles doléances soient satisfaites, nous terminons par la devinette suivante :

Question. — A quoi reconnaît-on une lycéenne constantinoise ?

Réponse. — A ses mollets !

DEMICHELES.

LE COIN des PLUS JEUNES

On a volé le Pont Suspendu

(SUITE DE LA PAGE 5)

Cependant au bout d'un mois, l'opinion publique commença à s'inquiéter en constatant que les mesures prises pour savoir ce qu'était devenu le pont étaient demeurées absolument vaines ; les perquisitions n'avaient rien donné ; cependant avec une conscience louable on avait fouillé tous les recoins possibles, et toutes les arrières-boutiques des receleurs connus de la police ; chez aucun on n'avait retrouvé trace de ce qui avait été l'orgueil de Constantine. Quelques esprits mal intentionnés émirent bien la supposition qu'un objet de cette taille aurait pu difficilement passer inaperçu, et qu'enfin si quelqu'un possédait le pont suspendu cela devait se voir à l'œil nu ; on leur fit remarquer en haut lieu avec un soupçon d'irritation qu'ils ne pouvaient avoir la prétention d'apprendre leur métier à des spécialistes éprouvés. Pour calmer l'agitation des esprits un communiqué officiel fit connaître que le fonctionnaire dont la négligence avait privé Constantine de son pont, avait été lui-même « suspendu » de ses fonctions, et un codicille assez méchant, laissait entendre avec une perfidie nuancée que le dit-fonctionnaire « ne l'avait pas volé ». On ne put jamais savoir avec exactitude s'il s'agissait de la sanction ou du pont. Chaque semaine, conformément aux instructions prescrites en pareil cas, le bureau des objets trouvés, faisait savoir avec beaucoup de fermeté dans l'affirmative, que parmi les objets à lui remis ne figurait rien qui ressemblât à un pont suspendu, dont, au demeurant, le signalement avait été envoyé à toutes les polices du monde civilisé et même à toutes les polices de l'autre.

Peu à peu le calme se fit dans les esprits ; de temps en temps, dans un interview ou une conférence de presse, des personnages hautement qualifiés faisaient discrètement ressortir, d'abord qu'on se passait très bien du pont suspendu, puis que c'était même mieux comme cela, le pont étant d'une architecture démodée ; on renchérit en faisant valoir la beauté des gorges du Rhummel à cet endroit, le calme apporté aux malades de l'hôpital civil par la disparition de toute circulation dans les alentours. Enfin un représentant du syndicat des marchands de cartes postales vint déclarer à Radio-Constantine, au nom de tous ses collègues que les cartes représentant le défunt pont étaient très cotées sur le marché mondial et apportaient des devises étrangères à l'économie du pays ; enfin on fit tant et si bien, que la police fut félicitée par le ministre de l'Intérieur lui-même d'avoir évité de retrouver un pont si inutile et presque dangereux ; et pour être logique on accorda la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur au fonctionnaire qui avait été « suspendu » et on le « rependit » à d'autres fonctions qui le mirent au sommet de la hiérarchie de l'administration des Ponts et Chaussées.

L'opinion avait été si bien formée, qu'un malheureux qui traversait un jour la place de la Brèche en sifflant un air connu qui évoquait le pont suspendu, faillit être lynché par la foule.

Les choses en étaient là et Constantine s'était définitivement consolé de son pont volé, quand une série de faits tous plus extraordinaires les uns que les autres fit régner sur la ville et ses environs l'appréhension que tout n'était pas terminé, et que Constantine allait bientôt revenir au premier plan de l'actualité.

(La suite au prochain numéro)

Les jeunes ont leur Ciné-Club

Le Ciné-Jeunesse de F.U.P.

Les séances ont lieu tous les deux Jeudis.

Le 3 Mars, commencera un nouveau trimestre de séances ; chacune comprendra un documentaire éducatif et un grand film.

Ciné-Jeunesse, chose regrettable, ne provoque pas de discussion sur les films.

Le programme des séances n'a pas encore été révélé.

Le Ciné-Junior au cinéma Sainte Jeanne d'Arc.

Les séances ont lieu le premier lundi de chaque mois.

Trois films ont déjà été passés : « La fidèle Lassie », « Ces sacrés gosses », « Trois télégrammes ».

Prochainement, deux films de valeur seront présentés et discutés : « Mes plus belles années », en Mars, histoire d'un collège anglais en 1920. « Au grand balcon » le 31 Mars, film sur l'aviation.

Ciné-Jeunesse a un défaut : son public est trop mélangé. Des jeunes de 14 ans, discutent avec des enfants de 6 ans. Le résultat se laisse deviner. Il faudrait que beaucoup plus de jeunes fréquentent ces séances, parce qu'il est toujours excellent de réfléchir sur un spectacle qu'on vient de subir. Et qui ne subit pas, plus ou moins, ce qui se passe à l'écran ?

REPONSES DU NUMERO PRECEDENT

Videz vos poches

A — 30 ans
B — 8 ans
C — 40 ans
D — 18 ans

E — 70 ans
F — 25 ans
G — 50 ans
H — 14 ans

32, Rue Rohault de Fleury. 32

CONSTANTINE

Vendôme
M. POUSSON
chasseur

Tél. : 47-18